



LES RACINES ÉLÉMENTAIRES
Comment devient-on ce qu'on est ? Quels sont les éléments, personnes, livres, lieux qui ont orienté le cours d'une vie et forgé un destin ? Cet été, à nouveau, huit personnalités vont nous raconter leur(s) fil(s) conducteur(s) et leurs racines élémentaires. Ivo van Hove, metteur en scène belge adulé aux États-Unis et en Europe, qui ouvre le Festival d'Avignon avec ses « Damnés », retracé son parcours. Antoinette Spaak le suivra la semaine prochaine.



« J'ai travaillé à la Monnaie, au Théâtre de Liège. Être belge, c'est important pour moi. C'est un pays très petit, mais on a beaucoup d'artistes connus dans le monde »

Pourquoi avez-vous étudié le droit durant trois ans avant de devenir metteur en scène ?
Parce que mes parents voulaient ça. Et c'était une bonne idée. Aujourd'hui, je suis très heureux de l'avoir fait. Les deux premières années, quand on étudie le droit, on a aussi des cours de philosophie, psychologie, allemand, français... Ce m'a donné une éducation très ouverte. Ça m'a apporté beaucoup. Aujourd'hui, je ne

À Avignon, Ivo van Hove fait un triomphe avec sa mise en scène des « Damnés » pour les acteurs de la Comédie-Française. Itinéraire d'un créateur passionné et toujours en mouvement.

« On ne change pas tellement dans une vie »

ENTRETIEN

Un triomphe. Mercredi soir, durant deux heures, le public de la Cour d'Honneur du Palais des Papes à Avignon, a eu le souffle coupé par la mise en scène des Damnés d'Ivo van Hove. « Ivo van Hove a tétanisé et ébloui la Cour d'honneur du Palais des Papes, en adaptant magistralement le film de Luchino Visconti avec la troupe de la Comédie-Française », écrit Le Monde. « Tout concourt à faire de ce spectacle un sommet très dérangeant de l'art du théâtre », surenchérit Le Figaro. Avec son air de génie idéal, Ivo van Hove accueille les compliments avec flegme. Il en reçoit à la pelle depuis des années pour ses créations avec le Toneelgroep d'Amsterdam qu'il dirige depuis 2001 mais aussi pour ses spectacles à Londres, Paris, New York, Berlin où il collabore avec les plus grands, de Juliette Binoche à Jude Law en passant par David Bowie. Chez nous, pourtant, il reste un inconnu pour la majeure partie du public francophone.

Vous vivez à Amsterdam et travaillez aux quatre coins du monde. Comment vous sentez-vous aujourd'hui : Anversois, Flamand, Belge ?
Je me considère comme Belge. Quand je travaille à Paris ou à New York, je ne dis pas que suis flamand. Je suis belge. J'ai travaillé à la Monnaie, au Théâtre de Liège.

Être belge, c'est important pour moi. C'est un pays très petit mais on a beaucoup d'artistes connus dans le monde entier
J'aime beaucoup la cinématographie francophone belge. Les Dardenne notamment. C'est superbe et innovant. On voit d'ailleurs beaucoup de gens qui viennent aujourd'hui. Il n'y a pas que de côté flamand qu'il y a des artistes connus.

Beaucoup d'artistes belges renommés sont nés comme vous entre 1957 et 1959 : Luc Tuymans, Jan Fabre, Jaco van Dormael, Anne Teresa De Keersmaeker, Dries van Noten, Jan Lauwers, Angel Vermeir...
Oui, c'est vraiment une génération. C'est bizarre. Parmi les gens de scène, on est aussi plusieurs de cette génération à avoir fait notre premier spectacle en 1981. Aujourd'hui, on se connaît tous, on se voit dans les festivals. Nous sommes une génération mais pas dans la sens esthétique. Les spectacles de Jan Fabre sont rien à voir avec les miens et ceux d'Anne Teresa non plus. Il y a beaucoup de respect entre nous mais on est totalement autonomes.

Pourquoi avez-vous étudié le droit durant trois ans avant de devenir metteur en scène ?
Parce que mes parents voulaient ça. Et c'était une bonne idée. Aujourd'hui, je suis très heureux de l'avoir fait. Les deux premières années, quand on étudie le droit, on a aussi des cours de philosophie, psychologie, allemand, français... Ce m'a donné une éducation très ouverte. Ça m'a apporté beaucoup. Aujourd'hui, je ne

en terminant votre première année, pourquoi choisissez-vous le théâtre plutôt que

Ivo van Hove
Né en 1958, Ivo van Hove entame des études de droit avant de bifurquer vers le théâtre. En 1981, il présente sa première mise en scène. Entre 1990 et 2000, il dirige Het Zuijdelijk Toneel avant de prendre la tête du Toneelgroep Amsterdam en 2001. Duplois, il est régulièrement invité à monter des spectacles à Londres, New York, Berlin, Paris... Ses créations lui ont valu de nombreux prix : Otis Award et Tony Award à New York, Laurence Olivier Award et Critics' Circle Theatre Award à Londres...

Vous vivez à Amsterdam et travaillez aux quatre coins du monde. Comment vous sentez-vous aujourd'hui : Anversois, Flamand, Belge ?
Je me considère comme Belge. Quand je travaille à Paris ou à New York, je ne dis pas que suis flamand. Je suis belge. J'ai travaillé à la Monnaie, au Théâtre de Liège.

Être belge, c'est important pour moi. C'est un pays très petit mais on a beaucoup d'artistes connus dans le monde entier
J'aime beaucoup la cinématographie francophone belge. Les Dardenne notamment. C'est superbe et innovant. On voit d'ailleurs beaucoup de gens qui viennent aujourd'hui. Il n'y a pas que de côté flamand qu'il y a des artistes connus.

Beaucoup d'artistes belges renommés sont nés comme vous entre 1957 et 1959 : Luc Tuymans, Jan Fabre, Jaco van Dormael, Anne Teresa De Keersmaeker, Dries van Noten, Jan Lauwers, Angel Vermeir...
Oui, c'est vraiment une génération. C'est bizarre. Parmi les gens de scène, on est aussi plusieurs de cette génération à avoir fait notre premier spectacle en 1981. Aujourd'hui, on se connaît tous, on se voit dans les festivals. Nous sommes une génération mais pas dans la sens esthétique. Les spectacles de Jan Fabre sont rien à voir avec les miens et ceux d'Anne Teresa non plus. Il y a beaucoup de respect entre nous mais on est totalement autonomes.

Pourquoi avez-vous étudié le droit durant trois ans avant de devenir metteur en scène ?
Parce que mes parents voulaient ça. Et c'était une bonne idée. Aujourd'hui, je suis très heureux de l'avoir fait. Les deux premières années, quand on étudie le droit, on a aussi des cours de philosophie, psychologie, allemand, français... Ce m'a donné une éducation très ouverte. Ça m'a apporté beaucoup. Aujourd'hui, je ne

en terminant votre première année, pourquoi choisissez-vous le théâtre plutôt que

Ivo van Hove
Né en 1958, Ivo van Hove entame des études de droit avant de bifurquer vers le théâtre. En 1981, il présente sa première mise en scène. Entre 1990 et 2000, il dirige Het Zuijdelijk Toneel avant de prendre la tête du Toneelgroep Amsterdam en 2001. Duplois, il est régulièrement invité à monter des spectacles à Londres, New York, Berlin, Paris... Ses créations lui ont valu de nombreux prix : Otis Award et Tony Award à New York, Laurence Olivier Award et Critics' Circle Theatre Award à Londres...

Vous vivez à Amsterdam et travaillez aux quatre coins du monde. Comment vous sentez-vous aujourd'hui : Anversois, Flamand, Belge ?
Je me considère comme Belge. Quand je travaille à Paris ou à New York, je ne dis pas que suis flamand. Je suis belge. J'ai travaillé à la Monnaie, au Théâtre de Liège.

Être belge, c'est important pour moi. C'est un pays très petit mais on a beaucoup d'artistes connus dans le monde entier
J'aime beaucoup la cinématographie francophone belge. Les Dardenne notamment. C'est superbe et innovant. On voit d'ailleurs beaucoup de gens qui viennent aujourd'hui. Il n'y a pas que de côté flamand qu'il y a des artistes connus.

Beaucoup d'artistes belges renommés sont nés comme vous entre 1957 et 1959 : Luc Tuymans, Jan Fabre, Jaco van Dormael, Anne Teresa De Keersmaeker, Dries van Noten, Jan Lauwers, Angel Vermeir...
Oui, c'est vraiment une génération. C'est bizarre. Parmi les gens de scène, on est aussi plusieurs de cette génération à avoir fait notre premier spectacle en 1981. Aujourd'hui, on se connaît tous, on se voit dans les festivals. Nous sommes une génération mais pas dans la sens esthétique. Les spectacles de Jan Fabre sont rien à voir avec les miens et ceux d'Anne Teresa non plus. Il y a beaucoup de respect entre nous mais on est totalement autonomes.

en terminant votre première année, pourquoi choisissez-vous le théâtre plutôt que

le cinéma ?
Je ne sais pas. C'est une longue histoire. Ça a commencé quand j'avais onze ans. J'étais à l'internat. Un internat vraiment classique, avec de beaux murs. Et 800 jeunes hommes. Le mercredi après-midi, on avait un choix : faire du sport, aller à l'estérior pour rencontrer des filles ou être membre d'un groupe de théâtre qui, durant l'année, préparait un spectacle qu'on présentait en été pour les parents, les étudiants, etc. Et j'ai choisi ça. L'internat, c'était un monde dans le monde. Et le groupe de théâtre, c'était un monde dans le monde. Ça m'a donné beaucoup de chaleur humaine. Et puis il y avait le côté secret. On ne découvrait le spectacle qu'un bout d'un an. Et faire quelque chose, pendant tout ce temps, dont personne ne savait rien, ça me plaisait beaucoup. Et je crois que ça m'est resté. Mais grâce à cet artifice, on a été repéré immédiatement.

Il y avait à cette époque, une créativité incroyable : les débuts de Jan Fabre, Jan Lauwers, Anne Teresa de Keersmaeker...
Oui, c'était aussi le temps du punk. Du « fuck you all ! ». Nous faisons ce que nous voulions. Nous ne voulions pas de support du gouvernement. Après, bien sûr, on a changé sur ce point. A cette époque, en Flandre, le théâtre était vraiment très démodé. L'opéra également. Donc, il y avait un espace pour quelque chose de neuf. C'était comme un waste land et on pouvait lancer quelque chose en partant de zéro. On ne voulait rien avoir à faire avec ce qui existait déjà.

Mais certaines institutions vous ont découvert très tôt...
Oui, et j'avais le Beurschouwburg. On voulait tous y jouer. Et aussi le Koninklijk Festival. On y découvrait plein de choses comme le Wooster Group avec

Ivo van Hove appartient à la génération des Jan Fabre, Jan Lauwers ou Anne Teresa de Keersmaeker...
Une génération qui, dans les années 80, a révolutionné le monde du spectacle en Belgique. ■ REPORTERS / MANIC

Willem Defoe. Il y avait aussi les premiers spectacles de Bob Wilson. Toutes ces choses-là nous montrant qu'il ne se passait strictement rien durant les dix premières minutes. C'était un spectacle « culte » que personne n'a vu sauf un professeur venu d'Amérique qui s'est installé un an en Belgique et a tout été voir en Flandre et en Wallonie. Il a écrit des tas de choses sur De Gheldroede, Maeterlinck, etc. A la fin de la saison, il a publié deux pages dans De Standaard où il a dit qu'il avait vu le spectacle extraordinaire : le nôtre. Donc aujourd'hui, c'est un spectacle dont tout le monde parle en prétendant l'avoir vu mais moi je sais que c'est impossible puisqu'il n'y avait que trente personnes. Mais grâce à cet artifice, on a été repéré immédiatement.

Vous créez de grands spectacles avec de nombreux comédiens mais, de temps en temps, vous revenez à des formes réduites comme le monologue avec un de vos comédiens. Pourquoi ?
C'est quelque chose que j'aime bien faire de temps en temps. Ce sont des petits moments précieux. Un monologue, c'est quelque chose qui ne ment pas. Si une chose est racontée, tout est raconté. Dans un gros spectacle, si vingt choses ne sont pas au point techniquement, l'ensemble est toujours là, la spectacle est crisé. Dans un monologue, tout doit être parfait. Et puis, mon père était pharmacien. A une époque où on calculait encore les doses de produit avec une balance et des poids minuscules. Il n'hésitait jamais des poids d'un kilo. Moi, mes spectacles, ce sont plutôt des poids lourds. Et j'aime bien de temps en temps faire comme mon père et retourner à des choses minuscules, délicates où je dois être attentif à un moindre dosage. ■

Pourquoi avez-vous étudié le droit durant trois ans avant de devenir metteur en scène ?
Parce que mes parents voulaient ça. Et c'était une bonne idée. Aujourd'hui, je suis très heureux de l'avoir fait. Les deux premières années, quand on étudie le droit, on a aussi des cours de philosophie, psychologie, allemand, français... Ce m'a donné une éducation très ouverte. Ça m'a apporté beaucoup. Aujourd'hui, je ne

Ivo van Hove
Né en 1958, Ivo van Hove entame des études de droit avant de bifurquer vers le théâtre. En 1981, il présente sa première mise en scène. Entre 1990 et 2000, il dirige Het Zuijdelijk Toneel avant de prendre la tête du Toneelgroep Amsterdam en 2001. Duplois, il est régulièrement invité à monter des spectacles à Londres, New York, Berlin, Paris... Ses créations lui ont valu de nombreux prix : Otis Award et Tony Award à New York, Laurence Olivier Award et Critics' Circle Theatre Award à Londres...

Vous vivez à Amsterdam et travaillez aux quatre coins du monde. Comment vous sentez-vous aujourd'hui : Anversois, Flamand, Belge ?
Je me considère comme Belge. Quand je travaille à Paris ou à New York, je ne dis pas que suis flamand. Je suis belge. J'ai travaillé à la Monnaie, au Théâtre de Liège.

Être belge, c'est important pour moi. C'est un pays très petit mais on a beaucoup d'artistes connus dans le monde entier
J'aime beaucoup la cinématographie francophone belge. Les Dardenne notamment. C'est superbe et innovant. On voit d'ailleurs beaucoup de gens qui viennent aujourd'hui. Il n'y a pas que de côté flamand qu'il y a des artistes connus.

Beaucoup d'artistes belges renommés sont nés comme vous entre 1957 et 1959 : Luc Tuymans, Jan Fabre, Jaco van Dormael, Anne Teresa De Keersmaeker, Dries van Noten, Jan Lauwers, Angel Vermeir...
Oui, c'est vraiment une génération. C'est bizarre. Parmi les gens de scène, on est aussi plusieurs de cette génération à avoir fait notre premier spectacle en 1981. Aujourd'hui, on se connaît tous, on se voit dans les festivals. Nous sommes une génération mais pas dans la sens esthétique. Les spectacles de Jan Fabre sont rien à voir avec les miens et ceux d'Anne Teresa non plus. Il y a beaucoup de respect entre nous mais on est totalement autonomes.

en terminant votre première année, pourquoi choisissez-vous le théâtre plutôt que

le cinéma ?
Je ne sais pas. C'est une longue histoire. Ça a commencé quand j'avais onze ans. J'étais à l'internat. Un internat vraiment classique, avec de beaux murs. Et 800 jeunes hommes. Le mercredi après-midi, on avait un choix : faire du sport, aller à l'estérior pour rencontrer des filles ou être membre d'un groupe de théâtre qui, durant l'année, préparait un spectacle qu'on présentait en été pour les parents, les étudiants, etc. Et j'ai choisi ça. L'internat, c'était un monde dans le monde. Et le groupe de théâtre, c'était un monde dans le monde. Ça m'a donné beaucoup de chaleur humaine. Et puis il y avait le côté secret. On ne découvrait le spectacle qu'un bout d'un an. Et faire quelque chose, pendant tout ce temps, dont personne ne savait rien, ça me plaisait beaucoup. Et je crois que ça m'est resté. Mais grâce à cet artifice, on a été repéré immédiatement.

Il y avait à cette époque, une créativité incroyable : les débuts de Jan Fabre, Jan Lauwers, Anne Teresa de Keersmaeker...
Oui, c'était aussi le temps du punk. Du « fuck you all ! ». Nous faisons ce que nous voulions. Nous ne voulions pas de support du gouvernement. Après, bien sûr, on a changé sur ce point. A cette époque, en Flandre, le théâtre était vraiment très démodé. L'opéra également. Donc, il y avait un espace pour quelque chose de neuf. C'était comme un waste land et on pouvait lancer quelque chose en partant de zéro. On ne voulait rien avoir à faire avec ce qui existait déjà.

Mais certaines institutions vous ont découvert très tôt...
Oui, et j'avais le Beurschouwburg. On voulait tous y jouer. Et aussi le Koninklijk Festival. On y découvrait plein de choses comme le Wooster Group avec

Ivo van Hove
Né en 1958, Ivo van Hove entame des études de droit avant de bifurquer vers le théâtre. En 1981, il présente sa première mise en scène. Entre 1990 et 2000, il dirige Het Zuijdelijk Toneel avant de prendre la tête du Toneelgroep Amsterdam en 2001. Duplois, il est régulièrement invité à monter des spectacles à Londres, New York, Berlin, Paris... Ses créations lui ont valu de nombreux prix : Otis Award et Tony Award à New York, Laurence Olivier Award et Critics' Circle Theatre Award à Londres...

Vous vivez à Amsterdam et travaillez aux quatre coins du monde. Comment vous sentez-vous aujourd'hui : Anversois, Flamand, Belge ?
Je me considère comme Belge. Quand je travaille à Paris ou à New York, je ne dis pas que suis flamand. Je suis belge. J'ai travaillé à la Monnaie, au Théâtre de Liège.

Être belge, c'est important pour moi. C'est un pays très petit mais on a beaucoup d'artistes connus dans le monde entier
J'aime beaucoup la cinématographie francophone belge. Les Dardenne notamment. C'est superbe et innovant. On voit d'ailleurs beaucoup de gens qui viennent aujourd'hui. Il n'y a pas que de côté flamand qu'il y a des artistes connus.

Beaucoup d'artistes belges renommés sont nés comme vous entre 1957 et 1959 : Luc Tuymans, Jan Fabre, Jaco van Dormael, Anne Teresa De Keersmaeker, Dries van Noten, Jan Lauwers, Angel Vermeir...
Oui, c'est vraiment une génération. C'est bizarre. Parmi les gens de scène, on est aussi plusieurs de cette génération à avoir fait notre premier spectacle en 1981. Aujourd'hui, on se connaît tous, on se voit dans les festivals. Nous sommes une génération mais pas dans la sens esthétique. Les spectacles de Jan Fabre sont rien à voir avec les miens et ceux d'Anne Teresa non plus. Il y a beaucoup de respect entre nous mais on est totalement autonomes.

en terminant votre première année, pourquoi choisissez-vous le théâtre plutôt que

le cinéma ?
Je ne sais pas. C'est une longue histoire. Ça a commencé quand j'avais onze ans. J'étais à l'internat. Un internat vraiment classique, avec de beaux murs. Et 800 jeunes hommes. Le mercredi après-midi, on avait un choix : faire du sport, aller à l'estérior pour rencontrer des filles ou être membre d'un groupe de théâtre qui, durant l'année, préparait un spectacle qu'on présentait en été pour les parents, les étudiants, etc. Et j'ai choisi ça. L'internat, c'était un monde dans le monde. Et le groupe de théâtre, c'était un monde dans le monde. Ça m'a donné beaucoup de chaleur humaine. Et puis il y avait le côté secret. On ne découvrait le spectacle qu'un bout d'un an. Et faire quelque chose, pendant tout ce temps, dont personne ne savait rien, ça me plaisait beaucoup. Et je crois que ça m'est resté. Mais grâce à cet artifice, on a été repéré immédiatement.

Il y avait à cette époque, une créativité incroyable : les débuts de Jan Fabre, Jan Lauwers, Anne Teresa de Keersmaeker...
Oui, c'était aussi le temps du punk. Du « fuck you all ! ». Nous faisons ce que nous voulions. Nous ne voulions pas de support du gouvernement. Après, bien sûr, on a changé sur ce point. A cette époque, en Flandre, le théâtre était vraiment très démodé. L'opéra également. Donc, il y avait un espace pour quelque chose de neuf. C'était comme un waste land et on pouvait lancer quelque chose en partant de zéro. On ne voulait rien avoir à faire avec ce qui existait déjà.

Mais certaines institutions vous ont découvert très tôt...
Oui, et j'avais le Beurschouwburg. On voulait tous y jouer. Et aussi le Koninklijk Festival. On y découvrait plein de choses comme le Wooster Group avec

passion « Le cinéma me relaxe et m'inspire »

Vous adaptez beaucoup de films à la scène. Vous pourriez le faire avec un film belge ?
Oui, mais les frères Dardenne, par exemple, ce serait très difficile. C'est tellement situé dans leur vie. On est à la lisière du documentaire. J'ai rêvé une fois de monter un spectacle à partir d'un film avec Isabelle Huppert. Une mère avec ses enfants. Très beau.



En répétition pour « Kings of War ». ■ JAN VOSSEVELDT

Vous avez adapté à la scène des films de Cassavetes, Bergman, Visconti, Pasolini, Antonioni... Pourquoi ceux-là ?
Peut-être parce que ce sont des films de ma jeunesse. J'allais au cinéma 3 à 4 fois par semaine. Alors que je n'allais pas du tout au théâtre. Donc je connaissais bien le cinéma des années 60, 70 et 80 bien sûr. Aujourd'hui encore, le cinéma est mon hobby principal. Ça me relaxe. Et ça m'inspire beaucoup.

Parce que le distributeur ne faisait que de la vidéo et je ne le savais pas. J'ai aussi fait un film pour la télévision en Hollande. Actuellement, je suis en discussion avec un grand producteur anglais pour adapter un livre d'un auteur très connu... mais je ne peux pas en dire plus. C'est un projet international que je vais faire à Londres ou New York. Le cinéma que je veux faire, c'est comme mes spectacles. Artistique... mais pour le grand public. ■

Propos recueillis par J.M.W.

biotope « A Anvers, les artistes se mélangent »

Anvers, quand vous étiez jeune, c'était quoi ?
C'était plus Bruxelles qui est une ville cosmopolite. Anvers est différente. C'est une ville provinciale. Après 20 ans, j'étais de quitter Anvers, mais j'ai pu repéter une semaine dans la salle. Et je me suis installé dans un hôtel. C'était long. Et c'est très inspirant. J'ai vraiment découvert la spécificité de cette ville. Ce qu'elle a de magnétique. ■

Tom Barman de dEus. On se connaît très bien. Je lui dis que je fais un spectacle au Monty et hop!, il vient. Un peu plus tard, je croise la styliste Anne Vandervorst. Et puis d'autres encore. A Anvers, les artistes se mélangent. A Amsterdam, c'est totalement différent. Il y a des cafés d'écrivains, d'autres où les acteurs se retrouvent. D'autres encore où ce sont les musiciens... Ce sont des îles presque. A Anvers, c'est un mélange. Et c'est très inspirant. C'est comme une bouillabaisse d'artistes avec toujours beaucoup d'énergie. ■

Propos recueillis par J.M.W.

DES HOMMES SUR SA ROUTE



Rainer Werner Fassbinder

Très tôt, Ivo van Hove se passionne pour l'univers du réalisateur allemand. « Pour moi, c'était comme une île. Il faisait deux films par an et du théâtre aussi. Je l'aimais pour sa "fuck you!" attitude ». Et l'idée que le théâtre, c'est une énergie. Au cinéma, il a écrit des choses qu'on n'avait jamais évoquées sur grand écran. Il était visionnaire. Sur le plan esthétique aussi, son travail était bouleversant. Et puis chaque film était totalement différent. » Et quand on lui fait remarquer que cette productivité ressemble, il rit et complète : « Il est mort très jeune, à 36 ans je crois. Mon avantage, c'est que je ne prends pas de drogue. Mais ça m'a inspiré. »



David Bowie

Le chanteur anglais fut l'idole de sa jeunesse. Des années plus tard, il lui confiait le soin de mettre en scène à New York le spectacle Lazarus qu'il avait écrit avec Enda Walsh. « Ce qui est formidable avec Bowie, c'est qu'il y a bien sûr des musiques incroyables, des univers qui se renouvellent constamment, mais il y a aussi les textes qui parlent de relations humaines, de sexe, de violence. Ce sont des chansons très fortes, qui disent des choses. Elles m'ont aidé à passer de l'état de jeune garçon à jeune homme puis à homme. Ce sont des chansons qui m'ont accompagné tout au long de ma vie. Travailler avec lui fut une expérience formidable. »



Dries van Noten

Comme Ivo van Hove, le styliste anversois est né en 1958. En 1981, tandis qu'il vivait à New York présente sa première mise en scène, le jeune stylistes sort de l'Académie d'Anvers. En 1999, il réalise les costumes d'India Song de Marguerite Duras que van Hove présente avec le Zuidelijke Toneel. « La mode était bien sûr très présente à Anvers avec l'Académie. Et là aussi, c'est à la génération 57-58-59 qui a marqué. Walter van Beirendonck, Dries van Noten... Dries a fait un spectacle avec moi, mais aussi avec d'autres metteurs en scène et chorégraphes comme Anne Teresa De Keersmaeker. Anvers nous a donné ça. Le potentiel de se rencontrer et de faire notre art dans une autonomie totale. »

Propos recueillis par JEAN-MARIE WYNANTS